

## LES ALPES : DE LA POLITIQUE À L'INTELLIGENCE

Longtemps l'historiographie des montagnes s'est contentée d'approximation. Pour Braudel encore, elles n'ont guère d'histoire, si ce n'est de ne point en avoir et d'être restées des siècles durant en marge des grands courants de civilisation, d'être partout un obstacle à la circulation, un modèle de sociétés immobiles et de coutumes sauvages. À l'inverse, l'histoire littéraire et l'histoire de la peinture, l'histoire des idées et celle des sciences imposaient l'idée d'une rupture esthétique et intellectuelle majeure à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle. L'accélération des voyages, sinon la naissance du tourisme, le succès des récits de voyage et leur inflexion savante et naturaliste, leur attraction pour l'expression d'une sensibilité, des émotions, des sentiments, des sensations, provoquent un changement de regard et accentuent la convergence des intérêts vers les montagnes. Au cœur de l'Europe, entre la France, terre d'accueil et de pédagogie sociale, et l'Italie mère des civilisations et nourrice des enthousiasmes esthétiques, les Alpes trouvent une place assignée avec d'autant plus de succès qu'elles rassemblent avec facilité le rapport entre l'intérêt social, politique et ethnographique des Lumières et le phénomène de la sensibilité individuelle et de l'épanouissement sensible. Jean-Jacques Rousseau met la montagne alpestre au goût du jour et la *Nouvelle Héloïse* impose à l'Europe, pour longtemps, l'image d'une moyenne montagne pittoresque et humanisée, et avec Clarens, l'idée d'une harmonie sociale et psychologique transparente. Peu de temps après Horace, Bénédicte de Saussure dans ses *Voyages dans les Alpes*, avec l'ascension du mont Blanc et du mont Rose, propose au monde savant et intellectuel le paradigme d'une enquête scientifique qui s'impose à Humboldt et au-delà à Darwin à partir des analyses de la Haute Montagne dans le plus important système montagneux de l'Europe. Des œuvres majeures, celle d'Engel (C.-E.), *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, en 1930, qui reprend la chronologie de Coolidge (W.A.B.), *Les Alpes dans la nature et dans l'histoire* (1913) imposent l'opposition chronologique d'une perception générale qui se transforme entre l'Âge classique, ignorant des passions de

l'humanisme et d'une interrogation admirative de l'intérêt antique pour la géographie et la nature montagnarde, peu porté à l'admiration des *monts affreux*, et le temps des Lumières, quand ils se transforment en *monts sublimes*, attractifs par leur poétique de l'effet qui modifie l'idéal du paysage des écrivains et des peintres. Comme pour les naturalistes, les Alpes offrent la capacité d'observer une succession de scènes pittoresques. Cette opposition admise suppose un bouleversement des données de la perception et de la perspective. Relire autrement cette idée reçue est le but du grand travail d'Étienne Bourdon.

10 Il prend immédiatement ses distances avec les approches habituelles, la doxa de la répugnance et du rejet métamorphosés en passion et en admiration, pour jeter les bases d'une histoire de la manière dont on comprend et dont on reconstruit les espaces, une géographie historique, intellectuelle et sensible des perceptions communes et de leur transformation en savoirs utiles et esthétiques divers. C'est comme le rappelait Alain Corbin, à propos du livre de Serge Briffaud consacré à la *Naissance d'un paysage*, celui des Pyrénées (1994), c'est de la genèse des regards multiples qui se sont croisés sur la montagne qu'il s'agit. Toutefois, au-delà de la reconstruction successive et progressive des images alpestres, c'est leur entrelac qui compte et la façon dont émerge une culture. Il s'agit moins de comprendre une philosophie active de la montagne animée par de multiples désirs que de mesurer l'impact des façons de voir sur la construction des savoirs de tous, entendons surtout les élites européennes, françaises et italiennes au premier rang. La prodigieuse accumulation de connaissances sur les Alpes que l'on découvre avec Étienne Bourdon, dans son analyse critique et toujours contextualisée de la production géographique et de la cartographie, l'évocation des images et l'utilisation des récits de voyage, permet de mettre en place une histoire de la vue, de l'effort, de l'analyse et de l'abstraction. Continuités sourdement bouleversées, changements peu à peu affirmés s'énoncent sur le théâtre d'un ensemble de conditions matérielles et intellectuelles, freins ou accélérateurs de la construction et de la diffusion des savoirs alpestres.

L'orogénèse intellectuelle des Alpes se fait lentement et de façon moins linéaire qu'on ne le disait. C'est parce que de la Renaissance à l'époque classique, les nouveaux savoirs sont coûteux ; ils se paient en efforts et en contraintes physiques, ils se monnaient en observations dérobées au gré de voyages et de parcours dont le but n'est pas la montagne. L'enjeu n'est pas celui d'un tourisme de curiosité, d'un théâtre d'expérimentation de la nature, encore moins d'une esthétique unifiée. Des siècles durant, il mobilise une minorité d'observateurs,

doctes, lettrés, cultivés, gentilshommes, nobles, militaires, diplomates, clercs, jeunes et vieux. Pour eux tous, les populations locales sont peu visibles, sauf sous la forme d'intermédiaires professionnels, muletiers, guides, *marrons*, aubergistes, paysans rencontrés à l'étape, moines des refuges. La perception de la montagne est directement enracinée dans une pratique de passage, dans une façon d'affronter sans solution de continuité l'espace et le temps. Les mouvements sont certes connotés aux saisons, mais moins qu'on ne le pense, en tout cas pour les militaires. La traversée se joue entre une semaine et une quinzaine de jours pour l'essentiel des voyageurs civils.

En dépit de la lenteur des trajets effectués à cheval pour l'essentiel, avec des mulets ou des porteurs seulement en altitude, l'ensemble est vite parcouru. Les grands itinéraires, Nord-Sud et Est-Ouest sont fixés, leurs routes balisées et les logis reconnus. On n'y échappe que par des curiosités rapides, l'observation des merveilles de la nature, ou de la religion, ou pour un plus grand nombre par les exigences de la tactique des troupes mobilisées pour dominer les positions ennemies et contrôler les passages et les ressources prélevées sur les habitants. L'effet montagnard sur la route croît avec l'altitude, mais les trois quarts de la traversée alpestre se déroulent dans les vallées. Les dangers habituels du voyage en sont toutefois accrus avec le climat alpin refroidi dans le petit âge glaciaire, avec les hasards renouvelés, des ponts emportés, des pistes bouleversées, le froid, le brouillard, le vent, les neiges et les glaces qui accentuent la fatigue et l'inquiétude. Un monde sans société conforme aux hiérarchies des villes du bas pays, commande l'inquiétude et le mouvement. C'est pourquoi les observateurs relatent en permanence les traits pittoresques et l'étrangeté qui font rupture dans le voyage, les chaises à porteurs, la descente en ramasse, les conditions pittoresques de l'accueil. On est loin des habitudes des sports d'hiver de notre temps et de l'affrontement physique gratuit avec le danger, des alpinistes contemporains. Pétrarque au mont Ventoux, Antoine de la Ville au mont Aiguille, font figure de contre-exemples par leurs ascensions atypiques, défis spirituels et provocations conquérantes sans postérité immédiate pour la connaissance savante.

Celle-ci est encore nourrie par le double héritage de l'Antiquité et surtout de Ptolémée et de l'Encyclopédisme médiéval, fournisseurs permanents des lieux communs descriptifs : les Alpes constituent un obstacle, une zone frontalière, sauvage et inculte, une marge de la civilisation et *c'est folie que de vouloir passer les cols* rappelaient les poètes. Toutefois les stéréotypes, les images, les savoirs

anciens sont triés par l'intérêt humaniste pour la philologie, la toponymie, les curiosités et les exemples. En 1541, le Zurichois Conrad Gesner, médecin, naturaliste, philosophe, voyageur peut écrire à son ami Vogel, *c'est chose décidée, très docte Vogel, désormais aussi longtemps que Dieu me laissera vivre, je ferai chaque année l'ascension de quelques montagnes, ou tout au moins d'une, à la saison où les plantes sont en pleine floraison, pour examiner celles-ci et pour procurer à mon corps un noble exercice, en même temps qu'une jouissance à mon esprit. Quelle volupté, n'est-il pas vrai ? Quelles délices pour l'âme justement émue, que d'admirer le spectacle offert par la masse énorme de ces monts et de dresser la tête en quelque sorte au sein des nuages ! Sans pouvoir me l'expliquer, je sens mon esprit frappé par ces hauteurs étonnantes, et ravi dans la contemplation de l'Architecte souverain*. La modernité se dessine fièrement à ce moment.

12 C'est l'amorce d'un procès d'appropriation de la nature alpestre, d'une formation du regard, d'une familiarisation avec le paysage que poursuit pas à pas Étienne Bourdon. La montagne intellectuelle et abstraite se construit en même temps que la sensibilité des voyages se nourrit des expériences répétées et du recul de l'hostilité. L'édition critique des auteurs de l'Antiquité contribue à mieux localiser les étapes, les cités, à relocaliser exactement bourgs et villes. La migration des toponymes que reconstitue la série des cartes ici magnifiquement présentées entre le xv<sup>e</sup> et le xviii<sup>e</sup> siècle, montre un changement capital par rapport aux sources qui ne servent plus seulement à témoigner et à faire voir, mais à authentifier, vérifier rationnellement, une histoire et une géographie nouvelles. Pendant longtemps encore, stéréotypes anciens, caractéologie des peuples conforme à l'altérité montagnarde depuis César ou Pline, coexistent avec les observations nouvelles. La perception du *grand théâtre de la nature*, la lecture du *grand théâtre du monde*, s'imposent de la vision à la science concrète, du récit de voyage à la description analytique et à la carte qui conquiert peu à peu sa valeur géométrique, imposant une vision globale coordonnée, organisée.

Dès lors, l'arc alpin existe dans son ensemble, mais avec sa diversité. La grande cosmographie de Münster (1544) impose son modèle, invite à la comparaison des cartes d'ensembles et des topographies régionales. La haute montagne, ses étrangetés, sa faune, ses glaciers conserve longtemps sa part d'attraction et sa force de répulsion, comme jusqu'à Paris la marmotte des petits savoyards fait écho à ses lointaines merveilles. Une pensée générale de l'espace se dégage dans les mots qui servent à décrire les Alpes. Du *topos* à la *chora*, d'Aristote à Platon, les savants précisent leur regard sur les lieux et l'étendue. Peu à peu la géographie

constitue ses savoirs. La muraille et la barrière deviennent massifs séparés, le monde de l'altitude se distingue par l'analyse des échelles d'occupation paysagère. La montagne est devenue un élément majeur de l'espace désormais repérable à travers des lieux et des coordonnées.

On comptait 60 toponymes dans les cartes inspirées de Ptolémée à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, on en dispose de plus de 3 600 à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. L'orographie et l'hydrographie à laquelle nous sommes habitués sont mises en place, comme le prouve en 1663 le monument cartographique de Sanson. La conception géographique s'impose par l'exactitude de ses données, résultat des opérations perfectionnées de la triangulation avec le graphomètre et le théodolite. Aux partages naturels se superposent autrement les découpages des États, les recompositions régionales qui trouveront leur force d'exemple dans l'exaltation littéraire du xviii<sup>e</sup> siècle ainsi pour le Valais, l'analyse à petite échelle du pays. La différenciation sociopolitique entre le centre et la périphérie dévoile le jeu de l'intérêt entre les zones denses, ou la cartographie se multiplie et les régions moins parcourues qui feront l'objet de conquêtes postérieures, la Savoie, le Dauphiné, la Lombardie commandant les passages comme ils concentrent les études, la Provence, les grands massifs restent plus à l'écart. Ce processus de densification des connaissances à travers images, cartes, descriptions, confirme la préséance alpine dans l'équilibre des savoirs et l'image culturelle de la montagne, mais avant qu'elle ne s'impose et qu'émergent les grands mythes des paradis pastoraux et de leur écho biblique imposés par Haller et Rousseau.

On y retrouve la pluralité des regards instaurée par Étienne Bourdon comme élément essentiel de la construction du savoir alpin. Trois attitudes résument parfois en se combinant, on peut penser en se complétant aussi dans la logique accumulative critique de la connaissance géographique, ce complexe perceptif. La première résulte de la culture de la mobilité et de son développement avec l'un des voyages. Certes, des motivations diverses les conditionnent, mais ils aboutissent à une vision caractéristique liée à l'utilité viatique et à la pédagogie sociale. Elles bénéficient de l'accroissement progressif des instruments d'information, guides des chemins, itinéraires et récits de voyage, eux-mêmes qui se reproduisent souvent. L'important à ce niveau est d'en comprendre la genèse collective, expérience de l'espace gagnée en petit groupe, souvent cohérent socialement, ce dont témoigne Montaigne ou les voyageurs diplomates. S'ils

décrivent une *Odyssee*, ils en retiennent les obstacles et les contraintes, mais celles-ci par la répétition font sens.

14

Les militaires ont moins de liberté, plus de temps en revanche et plus d'obligations ; du XVI<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, on mesure leur apport décisif qui répond aux besoins de la guerre de montagne, matrice de la *petite guerre* et des guérillas de partisans dont la marche vaudoise de 1689 et les principes retenus par Catinat sont des exemples convaincants. Depuis les guerres d'Italie jusqu'aux expéditions lancées contre les coalitions du règne du Roi Soleil, pas de changement particulier, mais une appréciation de plus en plus aiguë des besoins, sur le plan de la stratégie (contrôle des passages, vallées et cols) ; sur celui de la tactique (calcul pour dominer les positions adverses et les itinéraires de contournement facteurs de connaissance de multiples passages secondaires) ; enfin, évaluation des ressources qui vont de l'aménagement routier, base de la vitesse des déplacements dictée par la pente, à celui des étapes et du ravitaillement. Les marchés du récit de voyage et celui des récits et des mémoires de campagne à l'âge de la révolution militaire s'interpénètrent pour l'information du voyageur et celle du stratège. Leurs connaissances sont essentielles pour la construction des territoires et des regards qui les exploitent. Ce sont les cartographes qui fondent dans les Alpes et ailleurs les techniques de communication où s'affichent les espaces concrets ; réduction quantifiée, reproduction horizontale des volumes et du terrain, langages de signes et de symboles pour identifier les lieux et les limites. Les Alpes du XVI<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle voient se préciser cette mise en place du *Langage des géographes* que le R.P. François de Dainville avait autrefois systématisé pour les cartes générales.

Ce qui nous est donné à lire ici c'est l'interférence entre les conditions d'élaboration de la carte et la réalisation graphique avant la régulation des canevas de projection avant les procédures de triangulation stabilisées avec Cassini après 1756, enfin avec l'invention des procédés fiables de la reproduction du relief, du terrain. Jusque-là la représentation de la montagne reste en partie aléatoire et directement dépendante des choix du topographe. Sur l'ensemble alpin pèse la demande des États et de leurs choix stratégiques. Les grandes entreprises sont en rapport direct avec la montée des États modernes ; *on recherche les Alpes et l'on rencontre l'État* dit joliment Étienne Bourdon. Le travail des topographes débouche sur un savoir politique qui exige précision, repérage, vérification pour établir des limites plus exactes entre les États et des ressorts plus précis qui transformeront peu à peu les relations concrètes des habitants de la périphérie

et des écarts jusqu'aux métropoles locales et aux centres. 1713 avec le traité d'Utrecht marque, grâce aux travaux qui ont analysé le chantier savoyard ou dauphinois, le triomphe de la frontière de crête sur la zone et la limite. Les cartes font la différence et fournissent les moyens des conquêtes et des fortifications comme elles complètent l'ordre des descriptions cosmographiques et viatiques. Leur fragilité et leur coût en freinent la diffusion, mais au sommet du pouvoir politique, cela pèse peu. La carte concrétise les itinéraires du pouvoir avant de donner vie à l'expérience vivante. C'est toutefois le même discours qui oriente la cartographie et la description, une échelle d'expérience hiérarchisée par la position politique, sociale, est donnée à voir. La carte est aussi l'inventaire d'un propriétaire qui mêle différents niveaux de réalité et suggère l'identité et l'homogénéité de l'espace. Dès le xvi<sup>e</sup> siècle, Turquet de Mayerne dans sa *Sommaire description*, souligne l'avènement progressif de la carte pour dire l'espace. Les monuments de Sanson et de Borgonio, de 1663 et 1680, organisent semblablement la morphologie et l'expérience géographique de façon décentrée et objective.

L'entreprise n'est pas simple comme le montrent les analyses magnifiques du chapitre ix du livre. Regarder n'est pas seulement voir, et le point de vue du cartographe est un acte intellectuel dépendant des conditions pratiques où les choix tactiques, stratégiques, la politique, interviennent mais aussi des choix personnels et les hasards des expéditions de relevé. C'est ce que prouve, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, Jean de Beins et à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle *le regard en mouvement* de Giovanni Tomaso Borgonio. Les voyages cartographiques sont des observations en continu, effectuées à partir du fond de vallée, complétées par des excursions d'altitude plus rares. Le regard du cartographe ne peut avoir vu la totalité de ce qu'il devait dominer. L'imagination topographique comble les vides et redresse les formes grâce à l'art du dessinateur, ou il simplifie à l'aide de formes conventionnelles et stylisées. De Jean de Beins à Borgonio, on voit comment, pas à pas, se reconstruit un espace à partir de points de vue choisis. La carte s'élabore à partir de croquis, et de relations concrètes au terrain, qui permettent de redonner l'illusion de la continuité spatiale. C'est dire combien l'espace alpin a été retors à la démarche du carroyage et du point de vue zénithal que va proposer la carte de France de 1693, et que généralisera à plus grande échelle de terrain Cassini.

Étienne Bourdon a rassemblé tous les éléments d'une grande aventure intellectuelle et humaine. Il a su montrer le progrès, mais aussi ses obstacles.

Il a pu rassembler ce qui organise les Alpes dans l'ordre de l'imagination et le désordre du sensible comme dans l'efficacité politique et militaire. C'est au-delà de la construction d'un espace spécifique, la compréhension complexe d'une démarche intellectuelle, celle d'une invention alliant la conception générale à la connaissance du particulier.

Daniel Roche  
(Collège de France)